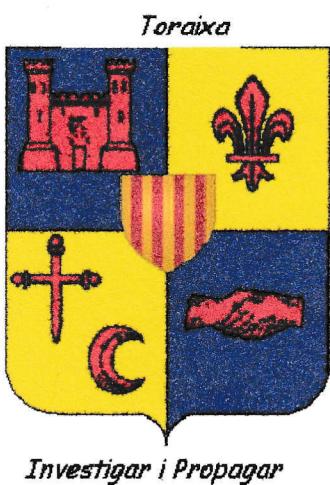


LA GAZETTE DE TORAIXA

N°12 - 01 janvier 2012

A l'occasion de l'assemblée Générale 2011 à Alénya, nous avions décidé de créer un blason pour notre association. J'ai reçu plusieurs propositions. Je remercie leurs auteurs. J'ai essayé d'en faire la synthèse. Difficile exercice étant moi-même juge et partie. C'est pour cette raison que je n'ai rien finalisé. Voilà donc le résultat de nos travaux que je vous propose en sachant que le graphisme est à améliorer. Je laisse aux participants à l'AG 2012 le soin de prendre une décision.



Les symboles du blason : Les tours en référence aux armes des Villalonga des Baléares; La croix et le croissant pour l'Algérie; La fleur de lys pour notre attachement à la France; Les mains liés représentent la généalogie, lien entre les générations et le drapeau catalan en référence à notre terre d'origine; les émaux d'or et de gueule pour le soleil et la mer; le cri "Toraixa" et la devise "investigacio i propagar"(Investiguer et propager). Tout cela est à traduire en termes appropriés, travail que je laisse pour le moment aux spécialistes.

La gazette : Je remercie celles et ceux qui m'ont adressé leur article. Je l'ai souvent écrit, ce sont eux qui font la qualité et l'intérêt de ce document annuel ...

En attendant la prochaine AG, je souhaite à nos adhérentes et adhérents ainsi qu'à tous leurs proches une excellente année 2012

Jean-Pierre Villalonga

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EN ROUSILLON.

Ultreia et Suseia ...

Va plus loin, va plus haut. C'est sur ce salut de ralliement, encourageant les pèlerins sur les chemins de Compostelle que les membres de l'association Toraixa se sont mis en route, des quatre coins de l'hexagone pour rejoindre le Pays catalan, qui, pendant près d'un siècle fut terre de résidence et fierté des rois de Majorque. Il n'en fallut pas plus pour que nous partions à la recherche d'un trace en ces lieux, même infime, de l'existence supposée d'un descendant de nos familles. Nous pensions l'avoir trouvée lors de notre visite de la cathédrale d'Elne en pensant toucher le gisant de l'évêque Ramon de Villalonga mort en 1216 mais pour notre guide, se référant aux travaux de l'atelier de sculpteur du XIII^e siècle, il s'agirait d'un gisant d'un évêque non identifié. Nos historiens auront à reprendre leurs copies.

Il en fallut beaucoup plus pour altérer l'indéfectible sentiment d'appartenance à une lignée sans doute imprégnée de l'Histoire qui fut celle, durant de nombreux siècles, de ces terres Catalanes. Aussi n'ont-ils pas manqué de visiter le Palais des Rois de Majorque qui fut pendant près d'un siècle le centre de l'éphémère royaume de Majorque et pénétrer dans la salle capillaire du couvent des Franciscains, construite elle aussi à l'initiative des Rois de Majorque. Cette dernière fut aménagée par la suite en chapelle de l'hôpital militaire et consacrée à Notre Dame des Anges.

Quittant Perpignan, quasiment au niveau de la mer, ils ont pris, sous une pluie battante, les lacets boisés de chênes verts conduisant au Prieuré de Serrabona, au pied du Canigou, supposé dominer le site tant la brume était épaisse. Bourreau, sorcière, dresseur de rapaces, armes et plantes aromatiques, rappelant la vie au Moyen Âge, attendaient les visiteurs dans un site absolument remarquable, joyau de l'art Roman. Leurs regards furent plus particulièrement attirés par une tribune en marbre rose dévoilant un remarquable travail de sculpture médiévale.

Puis reprenant la « voie de Compostelle », ils ont fait une halte au Prieuré de Santa Maria del Vilar, au pied du massif des Albères, haut lieu de prières abritant une communauté monacale orthodoxe roumaine mais aussi culturel par son festival lyrique et médiéval, spécialisé en chants profanes et religieux du V et XII siècle.

A l'entrée du village, ils se sont arrêtés devant le panneau indiquant la commune de « Villalonga dels Monts » et n'ont pu s'empêcher de s'interroger une fois de plus sur l'origine de cette dénomination.

Ces pèlerins en quête d'identité patronymique ont passé deux jours pleins à silloner ces terres des Pyrénées-Orientales sans pour autant s'arrêter auprès des 500 monuments historiques (source du Conseil Général) qui en font sa richesse. Ils n'en avaient pas le temps ni l'envie. Ils ont voulu et su aussi privilégier ces moments forts de rencontre de familles dont le dénominateur commun est sans doute bien plus que leur patronyme, surtout un plaisir partagé propres aux retrouvailles. C'est ce qu'ils ont su ressentir à leur arrivée en prenant un apéritif, au pied du château de Collioure et faisant face à une mer, berceau de leur histoire. C'est aussi ce qu'ils ont apprécié dans l'accueil qui leur fut réservé au domaine du Mas Blanc à Alénya.

Gageons que leur Président durant les congés de Pâques 2012, du 6 au 8 avril, saura une fois de plus leur indiquer le bon chemin et veillera à ne pas les perdre dans l'importante forêt de Meudon.

Alain Villalonga

Note de Jean-Pierre Villalonga :

Certains ouvrages attribuent l'identité d'un des deux gisants visibles dans le cloître de la cathédrale Ste Eulalie d'Elne à Ramon de Villalonga qui a été évêque en ces lieux de 1212 à 1216. Où est la vérité ? Même quand il s'agit de l'Histoire il y a autant de vérité qu'il y a de "chapelles". Cela rappelle le "Et pourtant, elle tourne !!!" de Galilée.



LES ÉVÉNEMENTS FAMILIAUX

Il y en a de tristes et d'autres heureux, c'est ainsi que va la vie

I - Décès de Raymond Ledrapier.

Je tiens à vous remercier de votre gentillesse et de votre soutien lors du décès de Raymond. Je ne l'ai pas fait individuellement car pour moi cela est trop dur.

Michelle Ledrapier



Mon père,

J'aimerais vous raconter, en l'espace de quelques lignes qui était mon père. Je ne vais pas vous ennuyer, il n'était pas ennuyeux. Raymond est parti ce mois de juin pour sa dernière grande ballade, celle qui ne laisse que des souvenirs. Parmi les personnes de l'association, qui le connaissaient ou qui se souviennent de lui, il était mon père et mon meilleur ami, une forte personnalité et une certaine originalité qui parfois le plaçait en marge au sein même de la famille (politique, milieu social...). Pourtant, c'était un homme bon et généreux toujours le cœur sur la main, incroyablement loyal et honnête. En fait, ce que je viens de vous dire, vous le savez déjà. Si parfois sur votre chemin, vous croisez un marcheur en short avec un chien, ayez une petite pensée pour lui.

Stéphanie Ledrapier

Raymond est né le 14 septembre 1944 à Besançon (Doubs),

Michelle et lui se sont mariés le 30 décembre 1972 à Busy (Doubs),

A la demande de Michelle, Raymond avait accepté de quitter la Franche Comté qu'il aimait beaucoup pour s'exiler dans le Var et se rapprocher de mes parents âgés. Tous les deux les ont beaucoup aidés au cours de leurs derniers jours.

En 2006, après leur décès il a préféré retourner dans sa région natale où il aurait pu continuer à couler des jours heureux si la maladie ne l'avait pas soustrait soudainement à l'affection des siens.

Il est décédé le 22 juin 2011 à Besançon.

Proche de la nature, il aimait les siens, son chien, la pêche particulièrement en rivière où il excellait, la cueillette des champignons, le jardinage. C'était un grand-père heureux et aimé.

Jean-Pierre Villalonga

II - Décès de Bernard Villalonga.

Bernard est né le 20 août 1942 à Alger. Il est le fils de Roland Villalonga et de Anne-Marie Mirales et le cousin germain de Monique Goudet, Michelle Fabres et Colette Segonzac adhérentes à l'association. Victime d'un accident d'hélicoptère en 1994, il était depuis gravement handicapé.

Bernard a eu un grave malaise chez lui le jeudi 24 novembre 2011 dans sa nouvelle demeure de Frontignan-plage. Les médecins urgentistes de Sète ont tout de suite diagnostiqué une crise très grave, une pancréatite aiguë et il a été envoyé à Montpellier à Saint Eloi par hélicoptère. La rapidité de la crise a eu raison de Bernard déjà affaibli par ses 17 années éprouvantes après l'accident, il n'a pas lutté longtemps. Et entouré de tous ceux qui l'avaient aimé et admiré, il s'est éteint dans la nuit de samedi 26 au dimanche 27 novembre à 1h30 à Montpellier. Bernard désirait être incinéré. Cela a été fait une semaine après pour permettre à son fils Guillaume résident hors de France et nouvellement papa d'une petite fille Lilah de partager la douleur des siens. Anne-Marie dans son nouveau lieu de résidence est proche de ses filles et ses petits enfants.

Son père, Roland, était officier dans les Compagnies Sahariennes et a participé à de nombreuses expéditions scientifiques au Sahara. (Voir article "Djorf Torba" ci-après)

Michelle Fabres

III - Baptême de Manon et Flore.

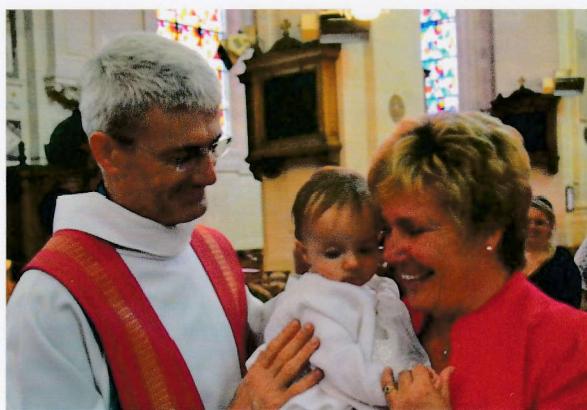
Le 28 Août 2011 Manon et Flore ont été baptisées en l'église Notre Dame à Chantilly (Oise).



Cristina et Flore - Tante Marie et Manon



Flore et Jean-Baptiste



Le père Daniel, Manon et sa nounou



Manon et Flore

Ce fut une belle journée et une bonne occasion de se retrouver en famille et amis.

Marie-Claire Villalonga

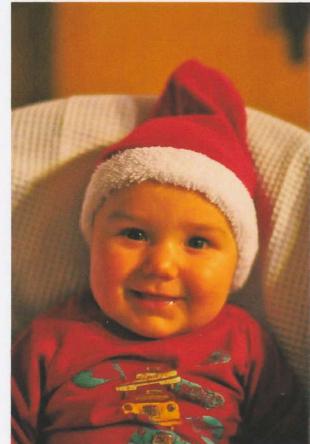
Page 5

IV - Naissances.

Deux naissances le même jour dans la famille Jean et Monique Goudet !



*Arthur et Fleurine ont grandi !
Ils ont 5 mois maintenant et fêtent Noël comme des grands !*



V - Retour du Chili.

"Après cinq années passées en Amérique du Sud, à Santiago du Chili, François -Xavier Villalonga, Marie et leurs filles Telma et Sohane sont de retour en France depuis octobre 2011.

Installés à Aix les Bains, en Savoie, souhaitons leur une bonne intégration en Pays Alpin".



Noël 2011, la famille réunie !

Alain Villalonga

V - Un double anniversaire de mariage.

En ce week-end des 15 et 16 octobre 2011 en l'abbaye de St Wandrille (Seine Maritime) et en présence de membres de la famille et d'amis Monique et Pascal ont fêté leur vingt-cinquième année de mariage alors qu'Hélène et Jean-Pierre se souvenaient qu'un 15 avril 1961 à El-Biar (Algérie) ils convolaient en justes noces.



25 avril 1961



15 octobre 2011



15 avril 1961



En montant à la chapelle Saint Saturnin

C'est vous n'en doutez pas, avec un réel plaisir
Qu'en cette Normandie, par un léger détour,
Partant de la Provence, nous avons pu venir
Pour y commémorer la fête d'un grand jour.

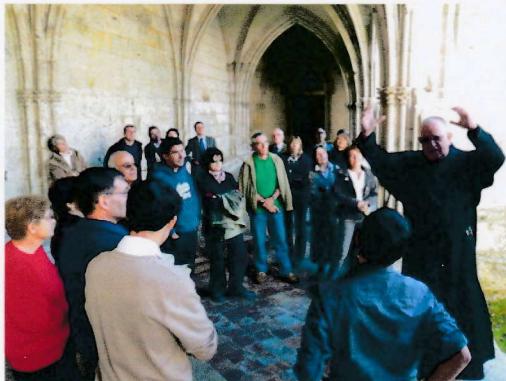
Devant maire et curé, bénissant votre union
Il y a bien longtemps, pensez, cinquante années !
Vous étiez beaux et jeunes en pleine communion
Prêts à tout partager, journée après journée.

Un demi-siècle après, vous êtes toujours là,
Peut-être moins fringants mais toujours bien présents
Patriarches entourés d'une si belle smala
De deux filles et d'un fils et de leurs beaux enfants

Dans le siècle présent, il faut bien l'avouer,
Telle longévité dans la fidélité
Est comme un bel exploit qu'on ne peut que louer
Le souhaitant à nos jeunes avec avidité.

Chers Jean-Pierre et Hélène, pour votre invitation
Et pour votre amitié, nous sommes honorés.
Avec sincérité nous vous en remercions
Espérant pour ce siècle encore une moitié ?

Jean Copponnex, le 15 octobre 2011



VI - Nouvelles des antipodes du 14 au 02 juin 2011.

Traversée entre la Nouvelle-Zélande et l'île de Raivavae.



Bonjour à tous,

Et oui nous avons bel et bien quitté les "kiwi", en effervescence de la toute proche coupe du monde de rugby, donc nous sommes de retour, l'esprit serein. Ces quelques mois d'après chantier (cinq mois depuis) furent éprouvant par le mauvais temps que nous avons essuyé (notre été fut pourri, faute à la Niña - cuando el Niño no se pone como el macho - dans ce secteur du Pacifique),

du pur bonheur lors de nos explorations dans l'île du sud à la redécouverte du Jade, des interrogations dans notre programme à venir. Durant tous ces mois écrire fut un de nos passe-temps favoris, d'où nous en avons pondus deux écrits, l'un sur Great Barrier Island et l'autre sur le Jade mais retour au présent... Bye! Bye! Les amis!

Aotearoa, donne nous ton plus beau sourire, que nous puissions y penser souvent, malgré les quelques vacheries que tu nous auras faites par mauvais temps. Une fois de plus, ce n'est qu'un au revoir, sans déchirure. Le temps passe si vite que nous reviendrons naviguer dans tes eaux de jade, c'est sûr! De l'autre côté du Pacifique, plus près de l'équateur, la concurrence est rude. Soleil et eau claire, ce n'est quand même pas la tasse quotidienne de cette Nouvelle-Zélande aux longs nuages blancs que nous quittions: ailleurs, oui! Et le besoin d'autres couleurs, de chaleur, nous a repris, comme une rechute, une nouvelle poussée de fièvre.

Un nouvel hiver austral s'est installé, que nous le voulions ou non, et chaque jour la vie s'effeuille comme le fait un calendrier. Mi-mai, c'est le moment de partir, de nous élancer sur l'océan; cap à l'est de nouveau! Voyageurs de mers connues, voyageurs de terres connues, nous semblons nous perdre sur tant de chemins, mais ils nous ramènent tous aux même point: Raivavae, notre île bleue des australes de la Polynésie! Lorsque nous traînons aux quatre vents notre caravane vagabonde, c'est que nos têtes sont des moulins à vent en quête de bien d'autres mondes. Et même si notre tendance est au "come back", ces "autres mondes" n'ont pas forcément une silhouette géographique, mais se profilent en images neuves, en rencontres inédites... Le cœur toujours nouveau.

35° «South», notre latitude de départ. Nous voulions voguer sur la vague porteuse, nous avons bien choisi notre moment! Une dépression passe par là, et notre voilier fonce, poussé par les lames rageuses. Longtemps éclaboussées de lune, longtemps éclairées de soleil, les déferlantes roulent dans notre dos. Le vent, sans pluie, déroule ses vacarmes, arrachant l'écume, déposant le sel dans les haubans et le peu de toile. La coque soulevée, file, file bon train et les milles défilent, défilent au compteur!

Le vent est un bien grand seigneur! Quand il rend les mouillages périlleux, on le trouve odieux. Mais lorsque très loin de toute terre, il souffle dans la bonne direction, on le bénit! Toutefois, de telles conditions ne peuvent durer éternellement et sur une navigation de plus de deux mille milles, il faut s'attendre au coup de tabac, le mauvais, le baston que l'on redoute, le vent tempétueux qui vient frapper de pleine face, qui barre la route, qui dresse la mer comme un mur. Ces fronts là sont furies. Les bourrasques couchent le bateau, les vagues lessivent le pont, les gouffres s'ouvrent et se referment, les mâts tremblent devant ces poignes menaçantes. L'enfer devient blanc comme les visages deviennent blêmes. "Génie double qui souque ta victime entre vent-arrière et vent-debout" (S.P Roux "prière à l'océan").

Mais nos yeux ne peuvent s'empêcher d'admirer les plus majestueux poursuivre sans fin l'écume vaporisée, les albatros, qui, depuis notre départ, nous accompagnent avec une extraordinaire fidélité et nous encouragent à les distancer... C'est sur les ailes de ces grands oiseaux que s'envole notre angoisse de la voie d'eau, de l'homme à la mer, du démâtage, de la déchirure, de la moindre casse, de l'accident stupide, de la mauvaise rencontre, de la manœuvre ratée..



Raivavae :
16 km², 1000 habitants

Enfin, tout ce qu'un marin redoute et pour lequel il prépare son bateau deux fois plus qu'une. Et pourtant, nous nous demandons toujours, dans ces coups de vent, pourquoi il adore la mer comme une maîtresse, ne sachant jamais le matin si le soir tiendra ses promesses...

Les albatros volent autour de nous, nombreux dans l'escorte, à la fois princes des nuées et princes des vagues. A peine émergeons-nous d'un bref sommeil que déjà ils attaquent la lame. De certains volatiles, on pourrait dire qu'ils volent toujours plus haut; or, les albatros, eux, tentent de voler toujours plus bas, effleurant du bout de l'aile, la crête ou le creux de la houle, comme une caresse qui n'en finit pas. Les albatros ont le vol

plané le plus audacieux qu'il soit. Virant sur l'aile, ils amorcent la plus belle des courbes aériennes qui les éloignera ou les rapprochera de nous. Qui donc des deux est le plus grand seigneur, le vent ou l'albatros? Baudelaire les traitait d'indolents. Sincèrement, nous les trouvons ni mous, ni nonchalants, même à terre, simplement à leur aise, majestueux dans leur vol, infatigables dans leur jeu, et bien curieux de notre présence, l'œil ni mauvais ni réprobateur... De sacrés "compagnons de voyage" ! Il a beau dire le contraire, le poète, comme ses semblables, serait-il à ce point moqueur de les comparer à des infirmes, laids et maladroits... Mais que cela ne tienne. Si le vent venait à s'endormir, ils se posent et en font de même sans perdre un brin de leur grâce! Beaux albatros, vous faites bien de vous éloigner pour longtemps des côtes et de ces terriens qui jalouset vos performances et envient votre liberté. Inégalables vous êtes, immenses comme vos ailes vous resterez dans nos souvenirs.

Nous sommes saouls de vent, bon dieu, quand est-ce qu'il s'arrêtera, mais nous savons que si nous perdons le vent, nous perdrons les albatros! Effectivement, ne pouvant tenir tête au plus fort, le front nous a obligé à nous décaler vers une latitude plus nord (32°). Et à ce stade du parcours, nous n'avons plus qu'à guetter les pailles-en-queues!

Nous laissons donc les albatros à leur tour du monde dans la fraîcheur et les tempêtes qu'ils affectionnent, et maintenons notre lente remontée vers le Tropique du Capricorne, visant directement notre point de chute, puisque le vent est favorable.

Vers les 160 W de longitude, l'antiméridien est loin derrière nous, nous nous considérons bien dégagés de la mauvaise influence de la mer de Tasman. Cette deuxième partie du voyage n'est que douceur. Lenteur remplace raideur à la toile. Le calme dénoue les nerfs en pieuvre. Nous reprenons notre souffle dans un petit vent de sud. Laissons filer le temps, laissons Inia prendre son temps. Les conditions de machine à laver à l'intérieur sont maintenant du confort, de la sérénité. Se laisser bercer, lambiner, quand le temps n'a plus d'importance et que rien ne presse, est enviable, surtout lorsque l'océan fait mine, lui aussi, de s'apaiser. C'est donc à toute petite vitesse, profitant du moindre souffle variable et quelques fois, malgré tout, à la risée diésel, que nous réduisons patiemment la distance. Englués dans un anticyclone qui ne se décale pas, encalminés au milieu de ce grand océan plat, ou à peine poussés par la caresse d'un vent doux, au lieu d'une prise de bec avec le "seigneur" en colère, secoués par ses mains brutales nous froissant sans ménagements, vous comprendrez que l'on savoure maintenant ses murmures à l'oreille. Savourer est bien le mot!

Mais à l'aube du vingtième jour, enfin dans une brise plus soutenue, la silhouette de Raivavae joue les mystérieuses entre les grains que les feux du soleil levant rendent plus menaçants. Quelques bonnes douches rincent le bateau avant notre arrivée. Elles sont les bienvenues car la croûte de sel est épaisse!

La montagne de Raivavae, qui sombre dans son collier d'écume, se réveille tranquillement alors que nous approchons et que nous rêvons d'un lourd sommeil réparateur à l'abri de son récif.

Comme à chaque fois que nous revenons étreindre cette île, les pleurs du ciel ne sont que de joie et de bonheur. Que roulent les vagues du large, que frôlent les ailes des albatros, dans nos rêves longtemps ces images se bousculeront...

Christine et Michel Belles

GÉNÉALOGIE.

I - BERBERES OU AMAZICS, leur influence à Menorca

Adolf Sintes - MENORCA-info du 06 octobre 2011

BERBERES

La Méditerranée - mer entre terres - a été une route ouverte pour beaucoup de civilisations, un authentique creuset de peuples et de cultures. Parfois les représentations mentales de sa propre géographie arrivent médiatisées par des images sans cesse répétées ; mais si nous prenons la carte de Mare Nostrum occidentale et nous situons notre île au centre de la perspective, à proximité d'elle nous verrons la Baléaire majeure (Mallorca) et un peu plus au-delà les îles Pitiusas (1). Un point de vue encore plus élevé nous permettrait de constater que Menorca se trouve pratiquement à égale distance de la péninsule Ibérique à l'ouest, de la Sardaigne à l'est, de la France au nord et de l'Algérie au sud. En revanche, une telle égalité n'existe pas dans nos échanges quotidiens avec les peuples. Pour des raisons historiques, socioéconomiques et culturelles évidentes, nous sommes beaucoup plus tournés vers l'ouest. Toutefois, nous ne devrions pas oublier les liens étroits noués depuis longtemps avec nos autres voisins, liens qui ont été et qui demeurent encore beaucoup plus forts qu'ils ne paraissent.

Selon la définition de l'Encyclopédie Catalane, le Maghreb est la région naturelle du nord-ouest de l'Afrique qui comprend le Maroc, l'Algérie et la Tunisie ; dans un sens plus large, on peut y inclure la Libye et la Mauritanie. Historiquement, et plus spécialement durant le Moyen Age, cette région a été connue sous le nom de « Barbarie ».

AMAZICS

Pendant que je progressais dans la recherche sur la production d'huile dans notre île, et presque par hasard, je me suis trouvé en butte à une série de questions relatives aux peuples berbères, qui font partie de nos « autres voisins » oubliés mais qui ont beaucoup d'existences et d'histoire en commun avec Menorca et les menorquins.

La dénomination « berbère » procède en réalité, étymologiquement de la forme latine « barbare » que, évidemment, aucun de ces peuples ne revendique. Eux-mêmes se considèrent « amazics » qui signifie « hommes libres ». Ils forment une constellation de peuples qui se dédient à l'agriculture, à l'élevage et au commerce de bétail et qui, avant l'expansion arabe, constituaient la population indigène de l'Afrique septentrionale, depuis l'est de l'Egypte jusqu'aux îles Canaries et depuis les rives méditerranéennes jusqu'à l'aride Sahel.

Historiquement, les amazics ont habité, de manière discontinue sur le territoire, au Maroc (Rif, l'Atlas), en Algérie (Grande Kabylie, Petite Kabylie, l'Aurès, Mzab), en Tunisie (île de Djerba et zones du sud), en Libye (Djebel Nefussa), en Egypte (oasis de Siwa). On peut également considérer qu'il y a eu d'autres tribus du Mali, du Niger, du Tchad et de la Mauritanie ainsi que les nomades connus du Sahara, les touaregs (« itargiyen », en langue amaziga). De la même façon, les guanches, anciens habitants des îles Canaries, étaient berbères ou amazics, comme l'étaient les almohades et les almoravids qui se sont répandus vers la péninsule ibérique et les îles Baléares.

L'amaziga, considérée comme la langue autochtone et primitive de l'Afrique du nord, est l'authentique composante identitaire de cette population. Elle se trouve également fragmentée et disséminée entre de multiples dialectes, tribus et états, avec une plus grande incidence au Maroc, où elle représente environ la moitié des langues parlées ainsi qu'en Algérie où sa part est de l'ordre de 20 à 30%. Pour qui voudrait connaître cette langue, on peut la trouver sur internet dans un dictionnaire catalan-amazic, puisque les actuels émigrants marocains en Catalogne sont majoritairement berbères ou amazics. Cette proportion est probablement identique pour les marocains présents à Menorca, mais à l'heure actuelle on ne dispose pas de données fiables pour pouvoir le vérifier.

INFLUENCE A MENORCA

L'an 903 apr. JC - deux siècles plus tard que dans la péninsule - commença la domination musulmane de Minorca qui dura jusqu'en 1287. Entre les années 1126 et 1203, la dynastie des Banû Ghâniya, berbères apparentés aux almoravits, a constitué un émirat dans les îles qu'ils ont dénommées Orientales d'Al-Andalus (les Baléares).

Durant la période de domination musulmane qui dura près de quatre siècles, s'est établie dans notre île une population provenant du Maghreb, pour une grande part d'origine arabe et berbère. Selon certains historiens, les deux ethnies se seraient séparées en fonction de leurs compétences ; ainsi les arabes se seraient établis dans les zones de ravins qui permettaient d'appliquer leurs avancées techniques d'arrosage : près des ravins du sud (Algendar, Trebaluger) ou les vergers de Maó ; pendant que les berbères se seraient dédiés à l'élevage de bétail, mais ceci n'est qu'une hypothèse.

D'autres théories, sur lesquelles j'émets des doutes, affirment que le cheval de race menorquine est d'origine arabe. En revanche, ce qui est certain c'est que sa trace arrive jusqu'à nos jours d'une manière très explicite à travers la toponymie dans laquelle nous trouvons des noms de racine arabe ou berbère transplantés du Maghreb à notre île. Parfois, ces deux influences se trouvent tellement intimement entremêlées qu'elles s'expriment dans un même toponyme, composé de « Bini », d'origine arabe, suivi du nom d'un clan amazic.

TOPOONYMES BERBERES

Bernat Moll Mercadal, pharmacien et infatigable chercheur de l'époque musulmane menorquina m'a permis de consulter son travail « *Alayor i el seu terme avant 1304* » qu'il élabora en 2004 à la demande du *Centre d'Estudis Locals d'Alayor*, à l'occasion du 7^{ème} centenaire de la fondation de cette ville, ce qui est inédit. Cette étude nous permet de connaître l'existence de quarante-sept toponymes d'origines arabe et berbère sur le territoire d'Alayor.

Avec la conquête islamique des années 902/903 apr. JC, les îles Baléares restaient incorporées à l'émirat omeia de Córdoba. Dès lors se produisit un mouvement migratoire formé par des contingents de paysans « majoritairement d'origine berbère » intégrés par groupes claniques et tribaux provenant du levant péninsulaire - en particulier de la zone de Dénia (Alicante) - et originaires de différentes régions du Maghreb, dans certains cas d'endroits parfaitement connus.

La majorité des toponymes menorquins d'origine berbère sont précédés de la particule de racine arabe « Bini », puisqu'on ne peut pas oublier que les amazics étaient fortement arabisés. « Bini » provient de la racine Banû, qui en arabe dialectal maroquin ou dans celui qui se parlait à l'Al-Andalus s'entend Benû et Banî. « Beni » présent à Valencia (Beniparrell) et « Bini » tellement habituel aux Baléares (Biniparrell) dérivent de cette racine. Sa signification est « fils ou descendant de », qui pouvait être aussi bien un ancêtre légendaire qu'un animal totem ; d'autres font référence à des caractéristiques du groupe, noms de plantes ou accidents géographiques.

Quelques exemples de la municipalité d'Alayor : Binialfus (de Banû Awfûs), clan d'origine du Rif central. Binimarzoc (de Banû Marzûq) originaire de la région située entre Ceuta et Tétouan. Biniguarda (de Banû Wardin) provenant de Nakûr, Rif central.

Llucassaldent (d'Isliten ou Saltân/Zaltân), dans le premier cas serait originaire du Rif, dans le second de la région de Gabès (Tunisie). Torre-solí (de Zarwâl : yeux bleus) procédant du Rif central. Biniatzau (de Banû Aggar) qui signifie bœuf. Biniarriu (de Banû et Arug) qui signifie sanglier. Selon Bernat Moll, le toponyme Alayor (de Yhalor/Hialor/Yalor) pourrait dériver d'un clan berbère et, plus concrètement des Yaturag provenant de Kabylie (Algérie) et étudiés par l'universitaire Mallorquin d'Histoire Médiévale, Miquel Barceló.

L'étude de référence amène à conclure que la part la plus importante du contingent humain établi sur l'actuel territoire d'Alayor - et en conséquence les toponymes hérités de cette époque - étaient clairement berbères, avec une petite présence de clans arabes. Le même schéma est parfaitement applicable à la toponymie du reste de Menorca ainsi qu'à Mallorca, Ibiza et la Région de Valencia.

- (1) - Les îles Pitiusas sont : Ibiza, Formentera et Cabrera, les trois plus petites îles des Baléares.

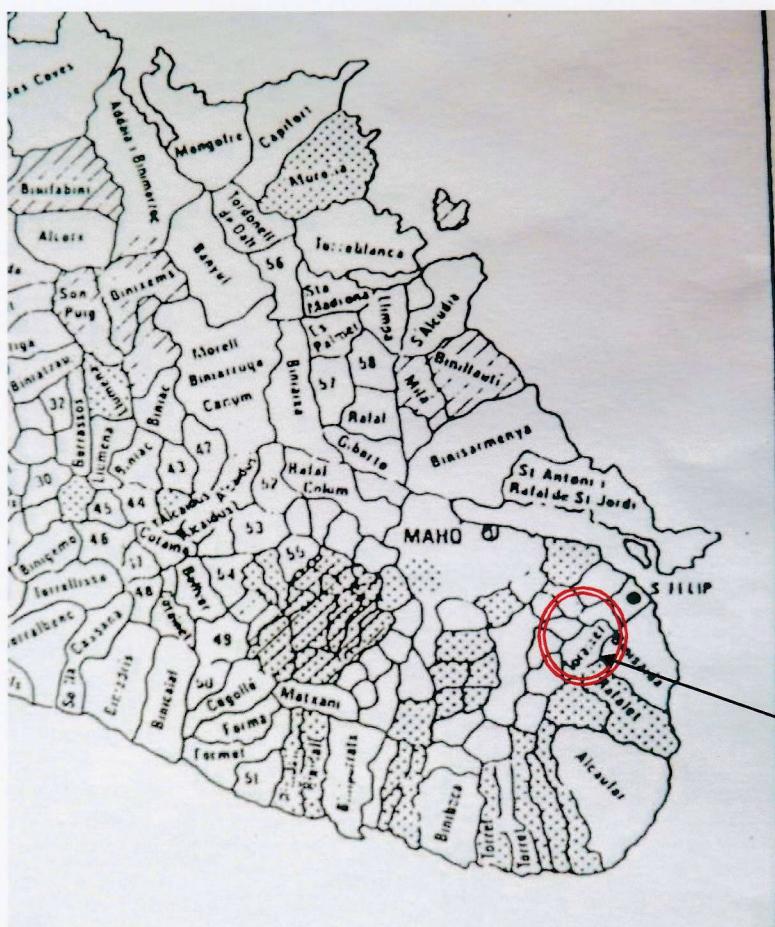
Traduction, Maria Perrot-Villalonga

Nota :

Et Toraixa dans tout cela ?

Dans la Revue de Philologie Romane - version espagnole traduite par Michel Belles - Alvaro Galmés de Fuentes fait l'analyse de plus de deux cent toponymes "maurabiques" des Iles Baléares.

Dans son article il écrit que la racine "tur" ou "tor" aurait pour origine "taurus" mot préroman qui signifie "montagne". A cette racine aurait été ajouté le prénom féminin arabe Aïxa (Aïcha). La montagne d'Aïxa Je pense que ce terme fait référence au talayot qui se trouve sur les lieux (voir gazette n°7) et qui s'élève au milieu d'une zone relativement plate coupée par des petits vallons



Ce document ancien, bien que de mauvaise qualité, permet de se rendre compte du nombre de noms de lieux dont l'origine arabe ou berbère ne fait aucun doute et qui se trouvent à l'Est de l'île de Minorque tout autour de Mahon et dans les environs de Toraixa.

Un bon nombre des citoyens de la Minorque musulmane sont restés après la conquête catholique. Ils se sont intégrés à la nouvelle administration.

Toraixa

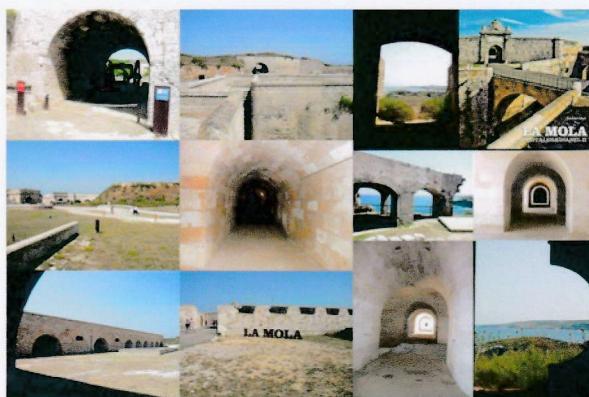
II - La Mola - Forteresse Isabel II



La forteresse Isabel II de LA MOLA fut construite entre les années 1850 et 1875. Les conséquences de la guerre de succession ont déterminé l'avenir du port de Maó et par conséquent de l'île de Menorca. Son importance stratégique s'est manifestée tout au long du XVIII^e siècle puisque, durant les dominations britanniques, il servit de base aux escadres anglaises de la Méditerranée. Protégé des vents et des tempêtes, sa profondeur ainsi que ses dimensions lui permettaient d'y abriter les plus

importantes flottes de navires à voile qui naviguaient à cette époque, ce qui en faisait un des meilleurs ports de cette mer. Les anglais conscients de l'importance que pouvait avoir la domination de Menorca, renforçèrent le château de Sant Felip en construisant une double fortification qui le rendait pratiquement infranchissable. Ils ont également construit le château de Marlborough, au bord de la cale Sant Estève et ont initié, à La Mola, la construction du fortin de la Reine Ana.

En 1713, le traité d'Utrecht reconnaissait la première domination britannique de l'île. En 1756, la France arracha cette domination aux anglais mais ces derniers l'ont récupérée en 1763 avec le traité de Paris, initiant ainsi une deuxième domination. En 1782, Carlos III déclara la guerre à l'Angleterre et reconquit Menorca après une forte résistance de la part des britanniques depuis le château de Sant Felip. Son siège, d'où les espagnols sortirent vainqueurs, a duré six mois et a laissé le château en ruines. Menorca se retrouva alors, sans défense, dans une période où les intérêts des grandes puissances européennes se disputaient le contrôle naval de la Méditerranée et avaient en point de mire cette île et le port de Maó.

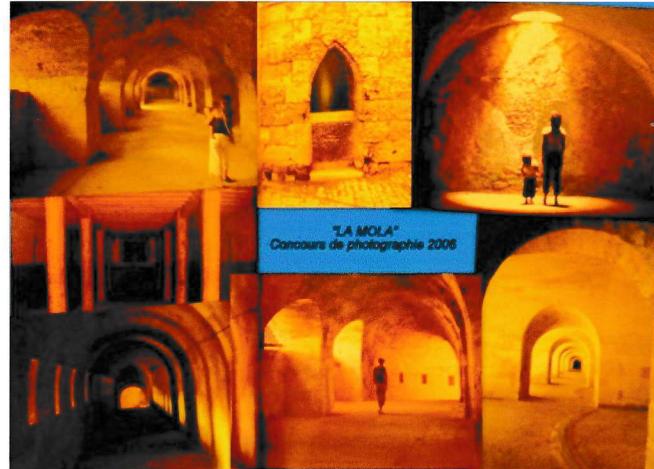


En 1798, l'escadre de l'amiral Nelson se confronta à l'alliance franco-espagnole et, la nécessité de disposer d'une base navale, la conduisit à Menorca. C'est ainsi que commença la troisième domination britannique. Durant cette période se sont construites diverses tours de défense, dont deux sur la péninsule de La Mola, qui sont : celle de cale Taulera et celle appelée Princesse ou des Freus.

Le traité de paix d'Amiens, signé en 1802, concéda l'île à la couronne espagnole. La première moitié du XIX^e siècle coïncida avec le règne d'Isabel II qui avait accédé au trône espagnol en 1843.

La conquête de l'Algérie par la France généra une route maritime qui reliait la nouvelle colonie à Toulon. Ce fait alarma les britanniques puisque leurs bateaux se déplaçaient sur une route transversale, de Gibraltar à Malte et, par conséquent, Menorca et le port de Maó se trouvant à la croisée de ces deux routes.

La rivalité économique et militaire des deux puissances européennes obliga le gouvernement espagnol à projeter, à Menorca, la construction d'une fortification capable de contrarier une très probable nouvelle incursion étrangère.



Pendant que le projet de construction de cette nouvelle fortification avançait, les évènements internationaux vinrent accélérer le processus. La Chambre des Lords britanniques décida que l'Angleterre prendrait les mesures nécessaires pour éviter l'occupation par une autre puissance européenne si le gouvernement espagnol n'agissait pas pour la défense de l'île. Immédiatement, le gouvernement espagnol commanda les travaux de construction nécessaires à la défense du port de Maó.

Le premier projet donna lieu à un certain nombre de modifications et le projet définitif retenu devait se baser sur les nouveaux systèmes de défense impulsés par les ingénieurs français Marc René de Montalembert et Adrien Nicolas Carnot.

La Forteresse Isabel II de La Mola, à l'embouchure du port de Maó, répond à d'importants concepts défensifs qui déterminent sa configuration en forme de tenaille : la défense maritime, pointée vers l'embouchure du port (côte nord) ; et la défense terrestre, dirigée vers l'unique accès terrestre de la fortification, l'isthme des Freus. Cette construction fortifiée permettait de disposer, sur la majorité des fronts, de trois niveaux défensifs : le supérieur pour une défense lointaine, les intermédiaires pour une défense à moyenne distance et les inférieurs pour une défense plus proche.

Les travaux se sont prolongés pendant vingt-cinq ans mais les innovations technologiques et industrielles en artillerie permettant l'apparition de navires cuirassiers, dotés de canons de très longue portée et grande précision, ont rendu la forteresse obsolète avant la fin des travaux, ce qui nécessita d'installer une série de batteries côtières de grand calibre destinées à la défense du littoral. Ces batteries, grâce à leurs projectiles puissants, étant capables d'arrêter n'importe quel navire ennemi à très grande distance.

Ainsi commença une nouvelle étape de la défense de l'île et de l'histoire de La Mola. Parmi ces batteries côtières se détache celle de s'Esperó (éperon rocheux), située au point le plus oriental de l'île. Ce lieu est d'une très grande beauté panoramique.

A l'heure actuelle, LA MOLA est ouverte aux visiteurs et son enceinte s'est convertie en un magnifique cadre naturel où sont organisés : des séances d'observation astronomique, des concours de photographie, des expositions, des spectacles nocturnes, etc.

Maria Perrot-Villalonga

III - Siège et pillage de Mahon en 1535



Barberousse

Le 21 juillet 1535, Charles Quint, archiduc d'Autriche et Prince "des Espagnes", s'empare de Tunis. Barberousse, renégat et célèbre pirate barbaresque, réussi à s'enfuir et à quitter la zone des combats. Il se réfugie à Bône où il monte rapidement une petite flottille composée de vingt deux galères et neuf embarcations. Son intention est de profiter de l'absence en méditerranée Ouest des forces du monarque catholique pour mener un raid sur les côtes espagnoles. Il n'a que peu de temps pour agir.

Dans un premier temps il dirige ses bateaux vers Palma de Majorque. Mais il règne dans cette ville une activité inhabituelle. Il se méfie. Il sait que Charles Quint doit s'y arrêter avant de rejoindre Barcelone. Il décide alors de porter son action sur Mahon à Minorque.

Le premier septembre 1535, la flottille pirate se présente à l'entrée du port de Mahon arborant traitrusement les aigles impériaux. Les habitants de la ville, croyant en la visite de leur empereur envoient au devant des arrivants deux moines franciscains, Bartholomé Genestar et Francisco Coll qui s'aperçoivent de la tromperie et réussissent à donner l'alerte.

Mahon était fortifiée mais disposait de peu d'hommes armés et de deux pièces d'artillerie. Les portes de la ville sont rapidement fermées.

Barberousse débarque 2500 hommes à l'Est de la ville. Au petit matin du 02 septembre la ville est encerclée et son siège commence. La défense s'organise, les remparts sont armés, le gouverneur de l'île est prévenu en fin de soirée par un courrier qui a réussi à traverser les positions ennemis.

La ville se défend bien. Les troupes de Barberousse n'arrivent pas à faire une brèche dans sa défense. Ces derniers subissent de fortes pertes.

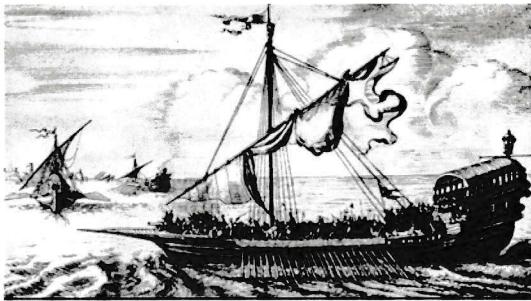
A l'extérieur une troupe de secours est constituée par les habitants d'Alayor. Mal organisée, ses membres se font étripés par les pirates. Dès le 3 septembre, à Ciutadella, le Gouverneur en personne prend le commandement d'une colonne composée de cavaliers et de fantassins. Le choc avec les barbaresques est rude. Il y a des morts des deux côtés mais au final les minorquins n'arrivent pas à défaire les troupes de Barberousse. C'est la débandade. Le gouverneur est tué. Les rescapés arrivent à se réfugier à l'intérieur des remparts de Mahon.

La situation est bloquée. Toutes les attaques de Barberousse sont repoussées. Il craint de ne pas réussir à prendre la place. Il est pressé. Il doit conclure avant l'arrivée de Charles Quint dans les eaux des Baléares.

Il décide de parlementer et là au lieu de gagner du temps en attendant l'arrivée de renforts demandés au gouverneur de Majorque les notables de Mahon s'affolent et acceptent de négocier avec leur ennemi.

Le 4 septembre, jour de honte pour Mahon. Des traîtres rejoignent Barberousse et l'aident dans ses négociations. Barberousse reprend confiance et dicte ses conditions : La ville lui sera livrée sans condition que celle de respecter les maisons de ceux qui l'on aidé. Les notables décident de capituler.

Je cite Rafaël Bosch Ferrer : *"le signal convenu est donné. Bartolomé Saura et un portugais qui étaient dans le bastion, ont levé le drapeau comme Barberousse l'avait exigé. Antonio Olivar, voulant aller jusqu'au bout de son œuvre malveillante et détestable, a demandé les clefs des portes et une fois en sa possession à ouvert la porte del Cos au perfide pirate Barberousse. Et ensuite les Turcs, assoiffés de butin, ont pénétré par cette porte et également par la partie de la muraille qui avait été détruite. C'était à la tombée du jour, le samedi 4 septembre après seulement deux jours et demi de harcèlement de la ville. Il avait été convenu que Barberousse ne serait escorté que de 100 Turcs, mais dans la malheureuse ville ils en sont entrés plus de mille, accompagnés par Uguet."*



Pendant toute la nuit la soldatesque effrénée, maîtresse absolue de la population, s'est livrée aux attaques les plus honteuses : piller, violer, l'incendie, détruire, sans respect ni du sexe, ni de l'âge ni de l'état de leurs victimes. Seulement les privilégiés qui portaient aux vues des pirates comme laissez-passer une flèche dans la main, ont été sauvés de leur rapacité jusqu'à un certain point et ils n'ont pas été capturés. Barberousse a certainement emporté beaucoup d'argent. Deux ou

trois almudes (mesure valant soit 1,76 litre, 4,6 litres ou 28 litres) d'après ce qui a été vu dans les rues. Les vêtements aussi faisaient l'objet de leur avidité, puisque tous les captifs étaient dévêtus par les pirates. Quelques mahonnais qui ont pu se soustraire aux recherches des pilleurs ou ont été laissés en liberté, et suivant l'exemple de ces derniers, volaient aussi dans les maisons de ceux qui avaient été kidnappés ; D'autres achetaient, pour ainsi dire leur liberté en indiquant aux maures les objets dissimulés pour se soustraire des méfaits des pilleurs. Et, pour terminer, plusieurs reprenaient l'argent que Barberousse jetait dans les rues. L'église paroissiale n'a pas échappé à la rapacité et à l'esprit de barbarie des Turcs où ont été volés les joyaux, détruites les images saintes et brûlées les archives. Le couvent des Franciscains Observantins que le vénérable frère Bartolomé Catany avait fondé en 1459 a également été pillé et brûlé. La maison de ville a été aussi incendiée."

Dès le matin du 5 septembre Barberousse, ses hommes, son butin et les mahonnais pris pour esclaves embarquaient sur les bateaux et quittaient l'île. Combien de prisonniers étaient du voyage ? Contrairement à ce qui a été fait lors de la prise de Ciutadella en 1558 aucune liste n'a été rédigée. Leur voyage a été long avant de rejoindre la Turquie. Certains ont été rachetés à Marseille, d'autres en Italie ou tout au long du périple de la flottille barbare.

Certains sont revenus au pays après de longues années de captivité. Certains d'entre eux ont cru bon de s'affranchir des règles de la morale chrétienne. L'inquisition s'est occupée d'eux. Les autres ne sont jamais revenus. En parcourant les actes notariaux rédigés pour leurs héritiers dans les années qui ont suivi le pillage nous pouvons découvrir leur identité.

Y-a-t-il eu des Villalonga de Toraixa ? Rien ne le prouve. Même si le contraire serait étonnant. Toraixa n'est pas très éloigné de la ville de Mahon où nos ancêtres avaient des biens. Les pirates ne se sont certainement pas gênés d'y aller faire un tour.

En tout cas en brûlant les archives de la ville, ils ont détruit une bonne partie de nos possibilités de reconstituer l'histoire de notre famille.

Les traîtres et les responsables de ce désastre ont été jugés. Tous ont été condamnés soit à être écartelés soit à être déchus de leurs biens et titres.



D'après l'œuvre de Rafaël Bosch Ferrer, religieux
Traduite par Jean-Pierre Villalonga.

II - DJORF TORBA

Le site archéologique de Djorf Torba se trouve en Algérie à l'Ouest de Colomb Béchar sur l'oued Guir, près de la frontière marocaine (N 31° 30' 40",43 - O 02° 46' 18",79). C'est une nécropole qui comporte un grand nombre de tumuli.



La découverte de ce site est attribuée au Capitaine Roland Villalonga pendant l'hiver 1948 - 1949.

Par la suite, dans les années soixante, lors de l'installation de la base d'Hamaguir, le Colonel Michel Lihoreau dénombra plus d'une soixantaine de tumuli et en fouilla une quarantaine grâce aux moyens exceptionnels mis à sa disposition par la nouvelle base. Voilà ce que Michel Lihoreau et Henri Lhote ont écrit sur Roland Villalonga dans leur ouvrage " Djorf Torba Nécropole saharienne antéislamique" :

"Cet officier a servi plusieurs années à Kenadsa et à Colomb-Béchar, notamment comme officier des affaires indigènes. Il s'est intéressé à la préhistoire et à la protohistoire locale.

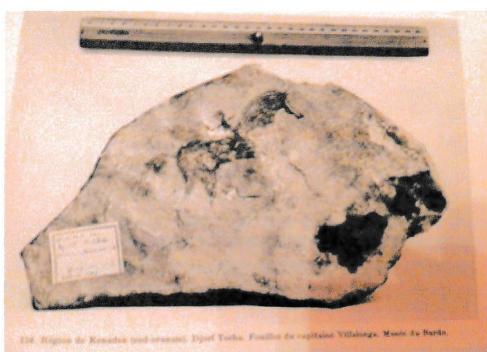
Il a été encouragé et aidé matériellement par le Général Quenard qui commandait à cette époque la zone de l'Ouest saharien, à Colomb-Béchar et qui l'a autorisé à utiliser pour ses recherches des véhicules militaires et de la main-d'œuvre indigène prélevé sur le personnel du magzhen et sur les chantiers de piste.

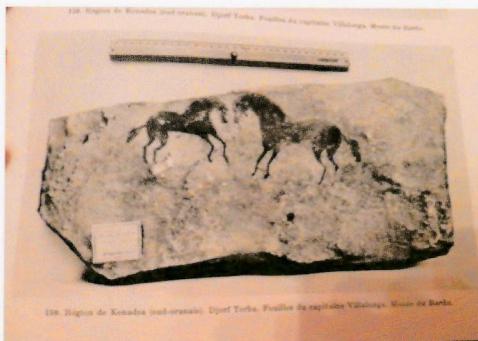
A Djorf Torba le Capitaine Villalonga a découvert dans deux tumuli des dalles de pierre calcaire portant les unes des peintures les autres des gravures. Ces dalles ont été déposées au musée du Bardo à Alger où elles y sont encore.

Mme Champault, qui fut à la tête du Département de l'Afrique blanche au musée de l'Homme à Paris, a eu, lors de son voyage à Colomb-Béchar, l'occasion d'accompagner le Capitaine Villalonga à Djorf Torba. Ce jour là, le tumulus fouillé par deux supplétifs du magzhen livra une intaille carthaginoise représentant un Bacchus."

L'intérêt principal de Djorf Torba est, la présence, dans les monuments dits "à chapelle", de dalles peintes ou gravées, dont onze constituent, au musée du Bardo d'Alger, la série "Villalonga" et six, au Musée de l'Homme à Paris, la série "Lihoreau".

Voici la photographie de quatre des onze pièces remises au musée du Bardo à Alger par le Capitaine Roland Villalonga.





Aujourd'hui, à la place du site, se trouve un grand barrage (Voir sur google Earth)

Notes :

Magzhen : Unité de supplétifs marocains.

Intaille : Pierre dure et fine gravée en creux.

Monique Goudet & Jean-Pierre Villalonga